



**BILL GASTON**  
**MONT DÉSIRS**

NOUVELLES

Pleine Lune  
Extrait de la publication

Collection « MIROIRS »  
dirigée par Ivan Steenhout

# MONTS DÉSIRS

Les éditions de la Pleine Lune  
223, 34<sup>e</sup> Avenue  
Montréal (Québec) H8T 1Z4  
[www.pleinelune.qc.ca](http://www.pleinelune.qc.ca)

*Maquette de la couverture*

Nicole Lafond

*Mise en pages*

Jean Yves Collette

Bill Gaston

# MONTS DÉSIRS

*nouvelles traduites de l'anglais par Ivan Steenhout*



Pleine lune

Les éditions de la Pleine Lune remercient le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à leur programme de publication et de la contribution à la traduction de cet ouvrage. Elles remercient aussi la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour son soutien financier, et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Titre original : *Mount Appetite*

Publié par Raincoast Books, Vancouver, en 2002

© 2002 Bill Gaston

ISBN : 978-2-89024-176-3 (papier)

ISBN : 978-2-89024-291-3 (pdf)

ISBN : 978-2-89024-382-8 (epub)

© Les éditions de la Pleine Lune 2007, pour la traduction française

Dépôt légal – premier trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Pour Edythe





## LA PART DES ANGES

Evelyn, mortifiée par toutes sortes d'appétits, échoue le vieux kayak de son père. Elle se débat dans la nuit pour sortir de l'embarcation, mouillée jusqu'aux genoux. Cette longue journée a glacé et affaibli ses jambes. L'eau froide lui semble cruelle, gouffre d'éventuelle maladie.

Elle traîne le kayak à terre et en lève haut la proue pour ne pas la cogner sur d'invisibles rochers. Elle tâte le sol avec ses souliers, écrase doucement des solens. Ils sont vivants, mais ça lui est égal. Elle connaît leur intérieur, œufs brouillés froids. Elle a essayé par deux fois d'en manger sans y parvenir. Debout sur le sable plus loin que la laisse de haute mer, elle lâche l'esquif, trouve un tronc d'arbre abattu, s'assied et reprend son souffle. Elle ferme fort ses yeux pour les imprégner d'une obscurité plus totale, se donner la vision d'un chat. Elle tendra sa bâche à tâtons.

Elle a rebroussé chemin jusqu'à cet endroit où camper sur la rive, devant lequel elle était passée une heure plus tôt. Décision que son corps a prise de lui-même, avec ses bras qui ont avironné soudain vers l'arrière, amorcé le lent virage du kayak. Besoin qu'à son corps d'autres corps ce soir, de leurs feux de camp, de leurs voix. Elle murmure : « Mammifère grégaire » et ouvre les yeux.

\*\*\*

Elle trouve un endroit plat entre les racines saillantes d'un cèdre. Une chauve-souris plonge en piqué pour lui souhaiter la bienvenue ou la mettre en garde. Elle est fatiguée de lire les signes : c'est une chauve-souris. Sa dernière boîte de sardines et son unique pointe de tarte au riz, elle les mange debout dans le noir. Avaler des aliments que l'on ne voit pas est parfois déprimant, mais ce soir c'est amusant. Les doigts, des outils pour s'enfourner la chair et l'huile. Comme si elle faisait le plein de carburant avant un party.

Des murmures et des bruits de casserole lui parviennent. Il y a, çà et là, quelques lampions clairsemés. Quelque part un enfant pleure. Une fille, pense-t-elle. Trop fatiguée. La modulation de ses pleurs, elle la ressent dans la mémoire de son propre corps, les cris plaintifs, je veux être à la maison, je ne veux pas être ici, arrêtez tout ça. Le sommeil est la seule réponse. Une part d'Evelyn veut maintenant se coucher, ramassée en chien de fusil. Tomber dans la sécurité de la forêt. Ces immenses arbres du parc, protégés des bûcherons et, par conséquent, dressés pleins d'assurance. Elle dormirait sans rêves à leurs pieds. Mais elle doit jeter à la poubelle cette boîte de sardines, appât pour les ratons laveurs. Il faut qu'elle fasse circuler le sang dans ses jambes. Au moment de décider, elle sait qu'elle ira jeter un coup d'œil au feu le plus près de la plage. Espèce de mammifère grégaire !

\*\*\*

Evelyn les voit jauger ses vêtements miteux, les mèches grises de ses cheveux. Elle prend acte de leur évaluation : elle est seule à un moment de la vie où elle ne devrait pas l'être. Elle prend bien garde de s'asseoir à l'écart parce qu'elle sent

mauvais. Salutations et papotage. Tout le monde autour d'un feu est automatiquement amical.

Un épuisement comme le sien hallucine le clair-obscur de la clarté des flammes sur les visages. Elle essaie de ne dévisager personne pendant qu'elle glane ses impressions : Francis et Shelley arrivent comme des niaiseux avec leur vin rouge. Ils célèbrent la fermeture de leur librairie, autre victime, disent-ils, de la chaîne Chapters. Et, pour transformer l'échec en aventure, ils louent une boutique à Gastown et y vendent des chandelles, des bibelots, peut-être des livres *Nouvel Âge* dans un coin. Shelley, presque jolie par ailleurs, a une opiniâtre excroissance, une sorte de grain de beauté à cheval sur l'extérieur de sa narine, qui a la dimension, la forme et la couleur d'un haricot cuit.

Puis il y a Jack et Jean, de Chicago, milieu de la quarantaine, l'âge d'Evelyn en tout cas, qui font des balades pépères dans les îles. Evelyn les imagine qui bavardent et s'imprègnent de l'odeur des pins, écureuils qui décortiquent des noix. Ils sont assis épaule contre épaule, attendent que quelqu'un dise quelque chose de drôle et alors s'éclaffent fort tous les deux. Leurs rires ont presque l'accent traînant de Chicago.

Puis Jordan, vingt ans peut-être. Il est assis en face d'elle, elle le voit derrière les flammes qui dansent. Il gratte doucement une guitare, notes cristallines occasionnelles, et s'efforce de leur offrir la meilleure musique d'ambiance possible. Shelley lui a demandé où était Bree, ou peut-être était-ce Free, et Jordan a dit : Seule dans la tente. Il a souri, mais a eu l'air triste.

Francis et Shelley ont leur vin, Jack et Jean six de ces bouteilles de *coolers* aux fruits, Jordan une outre de vin au

bout d'une corde. Evelyn refuse le vin de Francis qui s'excuse, l'air railleur, de boire directement au goulot.

Quand on l'interroge sur son propre voyage, Evelyn essaie de ne pas paraître évasive. Difficile parce qu'elle n'a pas de réponse, pas même satisfaisante pour elle. Elle ne mentionne pas son mode de voyage. Et ne leur dit pas non plus qu'à part le fantôme deux jours plus tôt, ils sont les premières personnes auxquelles elle a parlé depuis une semaine. Elle finit par ne dire presque rien. En camping, il est permis d'être laconique. Elle leur dit qu'elle se balade. Francis et Shelley hochent la tête, Jack et Jean éclatent de rire comme si elle venait de raconter une blague, et elle entend les doigts de Jordan passer à un air plus doux pour elle. Evelyn aime leur compagnie. Ils ont dépassé le simple bavardage et se décrivent ce qu'ils voient dans le feu. Ils sont d'accord : le cèdre, comparé à l'aulne, se consume en motifs rectangulaires. Shelley, avec son haricot sombre pas laid du tout, annonce une découverte qui l'a stupéfiée : l'art haïda est sans doute né de l'observation du cèdre qui flambe.

Quelqu'un parle de l'Éden. Ils ne voient rien d'où ils sont assis, saufles flashs d'une bouée. Au large, il y a plus de monstres marins que de lumières, dit Evelyn. Elle ajoute qu'elle les imagine paisibles. Jack et Jean rient. Evelyn a déjà faim et se demande si elle sera assez à l'aise demain pour leur demander de la nourriture. Ou si elle devra la voler.

\*\*\*

Ils entendent quelqu'un percuter d'un pas altier les galets de la plage. Un homme émerge de l'obscurité. Il balance au bout de son bras une bouteille pleine. « Et voici le whisky. » C'est

ainsi qu'il se présente, mais Evelyn voit les autres marquer son arrivée de manière plus explicite : Jack et Jean se lancent un regard, Francis murmure : « Pas encore », et le visage de Shelley se fige, muscles éteints, mort sociale. Son haricot redevient affreux. Jordan joue plus fort.

Le nouveau venu s'assied à côté d'Evelyn sur le tronc d'arbre. Fin de la quarantaine, barbe récente et négligée, lunettes à monture de fer, tempérament livresque et sempiternel sourire. « Peter Gore », dit-il, en lui tendant la main de la manière la plus officielle qui soit. Il a un accent anglais et insiste exagérément sur certains mots. « Evelyn. »

Il regarde les autres et sourit. Eux aussi semblent dans l'expectative. « D'accord, dit Gore. Après la nuit passée, qui fait encore mal maintenant, je m'attends à ce que vous m'aidiez à la vider. » Il agite la bouteille. « C'est trop demander à un seul homme. »

Il a des verres en plastique transparent. Seule Evelyn accepte un peu de son alcool, un excellent whisky irlandais. Gore le verse avec de joyeux glouglous dans le verre jusqu'à ce qu'elle pense lui dire d'arrêter.

« Cette affaire dans le journal d'aujourd'hui. Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Il secoue la tête et se tait un moment pour laisser à quelqu'un le temps de lui demander de continuer, mais personne ne le lui demande. « Ce gars à Vancouver ? Aperçu dans un parc, avec un pied en moins. Un moignon frais, dégoulinant de sang. Il marchait sur l'os. Se baladait simplement. Parti se promener. »

Après une gorgée, Evelyn tient le verre devant ses yeux et regarde la lumière du feu qui danse derrière le plastique. La lumière est vivante, couleur d'un cougar qui chasse. Peter

Gore est facile à cerner. Il voyage seul, mais est incapable de rester seul et ne parle que de choses insolites. « On a trouvé le pied et la hache près d'un banc du parc. » Gore attend de nouveau. « Vous imaginez ? »

Personne n'imagine. Gore poursuit et se demande à quel point les fous sont déterminés dans leur délire. Il balaie du revers de la main les histoires de « voix qui me disent de tuer ma famille » qu'il trouve ternes et banales, et se lance dans le récit de ses anecdotes préférées : celle d'un homme qui « s'est perforé plusieurs fois le crâne à la perceuse électrique ; quand a-t-il été satisfait ? » Une autre, celle d'un homme qui s'est cousu un poulet sur le ventre, « le poulet ordinaire, style enveloppé dans du Saran-wrap », puis qui a continué de vivre sa vie jusqu'à ce que le poulet pourrisse et qu'on démasque le type. « N'est-ce pas de la détermination, ça ? » Peter secoue la tête et boit. Le verre ne bouge pas avec sa bouche et du whisky coule goutte à goutte dans sa barbe.

Jordan plaque maintenant des accords sur sa guitare. Proud Mary, quelque chose du genre. Peter sourit rapidement à chacun. Il attend le temps qu'il est poli d'attendre, puis se tourne vers Jack et Jean. « Où faites-vous du vélo demain ? »

— Nous pensions monter à l'île Quadra », dit Jack. Il se tourne vers Jean et hoche la tête avec elle.

« Wouaouh ! C'est un longue, longue randonnée. Vous êtes vraiment ambitieux.

— En bus », dit Jean. Elle glisse sa bouteille vide dans un sac de papier brun et en replie soigneusement le haut, suggérant qu'ils quittent bientôt le feu.

« Le bus embarque les vélos, explique Jack. Il est équipé d'un porte-vélos à l'avant. »

Evelyn doute devenir un jour assez déterminée pour se coudre un poulet sur le ventre. Mais depuis l'arrivée de Peter Gore, elle a conscience, une conscience trop déterminée, de la nuit qui les entoure. Pression du vide dans son dos. Elle sent la froide vérité de l'éternité, contrariée ici par le minuscule enfer de leur feu, qui chasse la peur. Humains primitifs blottis, attirés par le cœur d'un feu, même s'ils ne s'aiment pas nécessairement. Pour quelle autre raison sont-ils assis ici ? Pourquoi d'autre est-elle dans ce terrain de camping ? Son voyage n'a pas de destination déterminée, sinon l'ailleurs.

« Vous donnez leur part aux anges. » Gore s'adresse à elle.

« Je quoi ? »

— La part des anges.

— Nous partageons avec les anges ?

— Eux partagent, bien sûr. »

Gore sourit de ce que les autres apprennent. Il explique « la part des anges », une expression irlandaise quand quelqu'un laisse s'évaporer de l'alcool. « Comme en cuisine. Comme quand on ignore du bon whisky. » Gore pointe du doigt le verre d'Evelyn et rit, mais il n'est pas sarcastique. Du spiritueux pour les esprits, pense Evelyn. Elle se dépeint son père en esprit. Mais un esprit qui n'a pas encore grande habitude d'en être un.

Peter Gore interrompt ses esclandres, s'allonge sur le dos et regarde droit vers le ciel. Il rappelle alors à Evelyn un jeune garçon, un garçon plein d'espoir qui n'a aucune idée de ce qui l'attend. Son regard, presque une salutation, est si peu prétentieux qu'Evelyn se rend compte que Peter Gore est gentil. Gore lève de nouveau les yeux, sourit et renifle fort.

« Ah... ouais, faut qu't'arrêtes, dit-il avec un accent américain, et que tu leur arraches des roses. »

À part Evelyn, personne ne rit. Elle sait que sa boutade incluait les épines. Elle vide d'un trait son whisky et en redemande à Peter. Plus, quand il ne remplit son verre qu'au quart. « Excusez-moi, dit Gore. Mais venez-vous de me traiter de mammifère ? »

\*\*\*

Elle est capable d'apaiser ce genre d'homme. Il veut juste du divertissement. Il lui manque les yeux qui lui permettraient de voir ce qu'il y a dans le feu : visages hideux ou divins, ou qui reflètent toutes les humeurs possibles. Il n'entend pas le xylophone ténu des galets dans les vagues ni le silence, leur douloureuse mesure. Ne peut faire l'analyse grammaticale des accents de la fumée ni sentir que la plage est un sol de chair, la chair des solens, l'infinie énormité de tout cela. Ses handicaps invitent à la colère. Il n'a besoin que de divertissement, comme tout jeune garçon. Elle pourrait baiser avec lui, mais ne le fera pas. Autre humeur possible. Ou peut-être bien, si elle avale toute la dose de whisky.

« Je veux vous montrer quelque chose de vraiment cool », dit-elle, en s'adressant à Gore seul. Il se tourne vers elle, la bouche entrouverte. Cela fait plaisir de l'avoir apaisé déjà. Ce qu'elle vient de faire affecte tout le monde. La main de Jordan hésite dans ses grattements. Le feu crépite plus fort. Comme si quelqu'un avait offert un gâteau de noces au chien qui jappe ; quelqu'un a invité le clown à accompagner les autres aux toilettes. Cela fait plaisir aussi, pendant qu'elle



le regarde ramasser son whisky et se lever gauchement (pourquoi les Anglais se lèvent-ils si gauchement quand ils sont nerveux?) de savoir que les autres n'ont plus prise sur elle maintenant, plus aucun des autres, et ne voient que deux gargouilles former équipe et s'en aller.

« Venez. » Elle s'enfonce dans le noir, en direction de l'eau.

« Beaucoup de rochers. Si vous êtes ivre, accrochez-vous à mon chandail.

— Un instant. C'est peut-être vous qui devriez vous accrocher au mien.

— Je ne suis pas soûle.

— Alors vous êtes maintenant un petit fantôme qui donne la chair de poule, n'est-ce pas ? »

\*\*\*

Evelyn avait douze ans la dernière fois qu'elle a campé avec son père. Papa pêchait ; elle ramassait des choses. Le dernier jour, une camionnette s'était stationnée sur le site à côté du leur, avec une famille de trois personnes : le père, la mère et un fils à peu près de l'âge de la petite Evelyn. Le garçon lui avait jeté un regard furtif, une seule fois. Leur silencieuse activité l'avait très impressionnée. Le père, un rougeaud, avait structuré leur campement en quelques minutes : glacière, récipients, détersifs alignés sur une table de pique-nique. La mère avait détaché un râteau du toit de la camionnette et ratissé les petites branches. Le garçon avait secoué, puis replié les sacs de couchage. Puis la mère avait installé deux chaises, s'était prestement assise sur l'une d'elles et avait ouvert un livre, après en avoir glissé le signet dans la poche de sa chemise. Le garçon, sans curiosité pour le monde qui

l'entourait, s'était assis avec son propre livre et en avait glissé le signet dans sa poche aussi.

Evelyn avait compris quand le père avait commencé à hacher du bois. Ni la mère ni le fils ne le regardaient : il s'était étiré, avait touché ses orteils, puis tiré de sa poche arrière deux gants blancs et défait une hache de son emballage très serré. « T'as vu les gants ? » avait murmuré le papa de la petite Evelyn. Il souriait et regardait aussi. Odeur de bière dans l'haleine insoucieuse de papa.

La petite Evelyn avait vu son propre campement pour la première fois : son éparpillement d'assiettes et de petit bois, ses cairns de coquillages. Un X négligé contre la tente, les deux cannes à pêche de papa toujours appâtées de lambeaux de hareng sec.

Le père aux gants blancs avait haché le bois du feu et l'avait empilé pendant que les autres lisaient. Ensuite, quand les trois s'étaient rassemblés, crispés, pour partir se promener, après que le père ait enlevé ses gants et remballé sa hache, et que la mère et le fils aient replacé leurs signets, la petite Evelyn s'était rendu compte que dehors, en pleine nature, il était impératif de réinventer sa manière de faire les choses. Elle s'était rendu compte aussi que la façon d'agir de ces voisins était plus insensée que la sienne.

Trois décennies plus tard, maintenant qu'elle tâtonne du pied et se fraie un chemin dans la nature sauvage avec Peter Gore, Evelyn se rappelle les invites de la liberté. Il lui est possible de s'inventer elle-même. En fait, elle le doit. À chaque instant, voilà ! Peu importe quelle facette d'honnêteté ou de ruse elle exposera, elle en sera elle-même surprise.

\*\*\*

« Et bien, dit Peter, agenouillé, et dont le bout des doigts chatouille violemment l'eau, je n'ai jamais vu ça. » Evelyn, debout à côté de lui, respire l'odeur de la mer, son brassin de glace et de végétation. Elle ne se rappelle pas pourquoi la phosphorescence se produit à certains endroits certaines nuits. Elle sait que c'est vivant, une sorte de plancton qui brille quand il est déplacé, queue de comète derrière une pagaie ou une main. Un soir que son père nettoyait du poisson sur le quai, elle avait vu un phoque ou la strie de quelque chose qui passait, éclair de dix pieds. Elle a du mal à imaginer le sillage d'un épaulard. Ou d'une baleine plus grosse encore, qui glisse sous son kayak, avec la mer qui devient soleil.

« Je vais vous en dire une bonne. » Elle lui tape l'épaule.

« Vous êtes l'homme. Vous apportez ça. » Elle montre du doigt une pierre blanche et ronde, grosse comme un crâne.

À côté d'eux, à peine visible, un à pic s'élève de la plage. Evelyn commence à l'escalader. Elle entend Gore déterrer la roche et haleter. « Ce sera planant », crie-t-elle. Sa seule explication. « Je vous suivrai partout », dit-il. Elle apprécie son sens de l'à-propos. « Espèce de petit fantôme ! »

Elle est assez soûle pour faire très attention. Ils grimpent la vingtaine de pieds jusqu'au sommet et s'y assoient côte à côte. Derrière eux, ils ne distinguent que le feu de camp, mais n'entendent pas les voix. Peter montre un navire du doigt, un bateau de croisière à en juger d'après ses multiples guirlandes de petites lumières. « En route vers l'Alaska, devine-t-elle.

— Regardez comme il brille, dit Peter, qui reprend son souffle. Imaginez le bruit. » Il regarde fixement. Il est tendu.

« Des salades de crabe froid avec un assaisonnement à la louie. Une troupe de danseuses de music-hall.

Emballées dans une grande saloperie de système de son stéréophonique. » Il a l'air vraiment triste. « Vous voyez le maudit alignement des danseurs de conga... des têtes grises qui s'agitent en cadence au signal donné, tout le monde qui sourit et se sent plein d'audace. » Elle entend un tintement sur le rocher quand Peter ouvre son whisky. Ce superbe Anglais s'est arrangé pour escalader la falaise avec à la fois la pierre et sa bouteille. Un véritable alcoolique. Elle accepte un autre verre, même si elle ne devrait pas. Elle n'a pas d'eau pour quand elle aura soif plus tard dans la nuit.

« Ellen, c'est ça ? »

— Evelyn. » Elle aime qu'il ne soit pas gêné d'avoir oublié. Il ne lui a posé aucune des questions habituelles. Son égoïsme est pur et inoffensif. Il est un homme à qui elle pourrait tout raconter.

« Je rédige une brochure touristique sur la région », annonce Peter. C'est tout ce qu'il dit. Comme s'il se le rappelait à lui-même. Elle entend du doute dans son silence.

« Parlez-vous de moi ? » Il joue de son accent cockney : « Ça dépend, pas vrai ? » Elle imagine le sourire malicieux. Il prend une bruyante gorgée.

Evelyn se lève. « Nous devrions jeter cette pierre dans la mer. » Chaque gorgée d'alcool rendra la descente plus difficile. « Soulevez-la. »

— Non, non. À vous l'honneur. J'insiste. »

Elle prend la pierre à deux mains et s'approche petit à petit du bord de la falaise. Devant elle, elle ne voit rien. Ni les rochers ni l'eau. La phosphorescence sera bonne.

Il s'approche soudain d'elle par derrière et l'effraie. Elle le sent glisser deux doigts dans les passants vides de son

## Table des matières

La part des anges .....	9
L'alcoologue.....	25
Conduite sous influence .....	41
Comedian Tire .....	55
Le petit drogué qui était capable .....	71
La gueule de bois .....	93
Un sentier en forêt .....	107
Le grand frère de Maria .....	129
Le bronzage miracle .....	143
La morue du nord.....	171
D'où ça vient, où ça va .....	195
Mont Désirs .....	211

L'édition électronique de  
*Mont Désirs*, de Bill Gaston  
composé en New Baskerville corps 11  
a été complété en février 2012